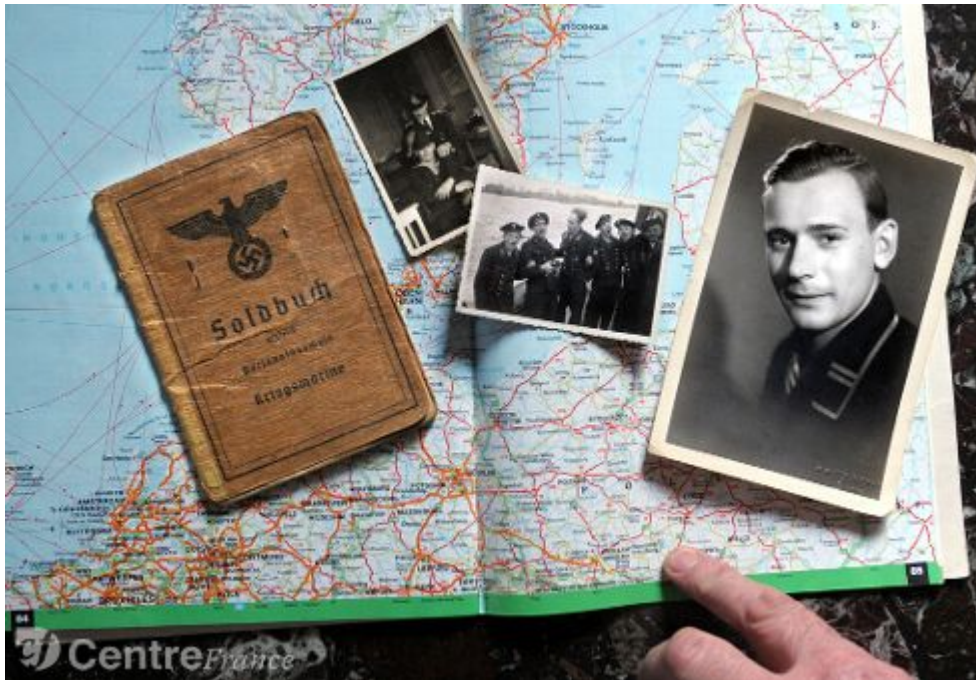


La Montagne, 13 avril 2016

[Limousin](#) > [Guéret](#) 13/04/16 - 16h30

Creuse : on les appelait filles et fils de « boches »



Quelques souvenirs pieusement conservés par les enfants de Gerhard Dzierson - BARLIER Bruno

Environ 4.000 prisonniers allemands ont prêté leurs bras à la Creuse entre 1945 et 1948. Certains sont restés et ont fondé une famille. Dans la famille Dzierson, de Mérinchal, on n'en parlait pas. Mais le temps a passé...

« Vous êtes sûr qu'il faut publier mon nom ? Jusqu'ici j'ai toujours dit que mon père était Polonais ». C'était la dernière tentative de Claude Dzierson, 65ans, pour occulter une partie de son état-civil. Claude Dzierson a vécu toute sa vie dans la Creuse. Son père s'appelait Gerhard Dzierson et il a servi dans la Kriegsmarine du IIIe Reich.

Capturé dans la poche de La Rochelle en 1945

Voilà, c'est fait, Claude, jeune retraité guérétois paisible et discret a fait son "coming out" : il est le fils d'un prisonnier de guerre allemand. La Pologne, c'était pratique et pas complètement faux : Gerhard est né en 1921 en Silésie, près de Breslau, ville allemande qui a été rebaptisée officiellement Wroclaw par les Polonais en 1945.

Le marin Dzierson a patrouillé une grande partie du conflit dans la Baltique avant d'être envoyé défendre la poche de La Rochelle, qui ne se rendra que le 7 mai 1945. Après quelques mois passés en camp de travail à Guéret, le prisonnier Dzierson est envoyé à Mérinchal :

« Avant la guerre, il était comptable, il ne connaissait rien au travail des champs », précise Claude.

À la ferme de la Roche, le courant est passé avec ses patrons. « Il était libérable en 1947, mais il n'avait pas trop envie de retourner en Silésie, passée dans l'orbite soviétique », explique Marie-Hélène, la sœur de Claude.

Et puis il y avait Paulette, qui vivait à Villelume, une ferme située à deux kilomètres de La Roche. La légende familiale a retenu que Gerhard « traversait un étang à la nage » pour rejoindre discrètement sa dulcinée. La grand-mère maternelle de Claude, Marie-Hélène et de la benjamine Marie-Christine, n'a pas vu Gherard comme le gendre idéal : « D'un autre côté, elle exploitait seule sa ferme et la force de travail d'un homme jeune, c'était précieux ».

L'ancien comptable de Silésie est donc devenu un solide paysan creusois. Gerhard Dzierson, bosseur, affable et de « bon service », n'a pas été rejeté par la communauté rurale. Et pourtant, « Villelume n'est qu'à quelques kilomètres de Roussines, un village de Chard où vingt-trois FFI ont été massacrés », situe Claude. La fratrie Dzierson a en revanche quelques souvenirs douloureux de la cour de récréation : « On était les boches, mais on ne le rapportait pas à la maison. En fait, on ne parlait pas de ça. »

Un lien maintenu avec la famille allemande

Marie-Hélène se souvient qu'au cours de sa vie professionnelle, elle a croisé une fois « une personne âgée acrimonieuse qui (l)'a présentée comme fille de boche ».

Gerhard est retourné en 1951 en Allemagne de l'Est, afin de rendre visite à une partie de sa famille : « Il a eu peur de ne pas pouvoir pas revenir en France ». Marie-Hélène a réussi à maintenir les liens avec leur famille allemande, même si elle n'a jamais appris la langue de son père. Le paysan creusois Gerhard Dzierson est mort avant ses soixante-dix ans. Le mur de Berlin venait de tomber. Dix ans auparavant, il s'était fait naturaliser : « A cette occasion, on m'a demandé si je voulais supprimer le "z" de mon nom, se souvient Claude, mais j'ai refusé ».

Entretien avec Christophe Moreigne, spécialiste des "angles morts" de l'Histoire

Christophe Moreigne a consacré une étude aux prisonniers de guerre allemands dans la Creuse et il est à l'initiative de l'exposition de la BMI.

La condition des prisonniers de guerre allemands, est-ce un sujet tabou en France ?

« Il y a eu assez peu de recherches. Nous allons accueillir à Guéret Valentin Schneider, qui a fait une thèse sur la Normandie et est l'auteur du livre *Un million de prisonniers allemands en France*. En Creuse, nous avons la chance d'avoir Yves Durand, l'un des grands historiens de la captivité. Il chiffre à 9.000 le nombre de Creusois prisonniers en Allemagne et à 3.700 le nombre de prisonniers allemands en Creuse sur la période 1945- 1948. »

Comment ont été traités ces prisonniers de guerre ?

« En 1945, ce sont les Américains qui les géraient. La France réclamait des contingents énormes de prisonniers pour sa reconstruction, sans avoir la capacité de les héberger ou même

de les nourrir. Les camps de prisonniers ont été une catastrophe humanitaire. Ces prisonniers crevaient littéralement de faim ou du typhus. Au Poinçonnet, dans l'Indre, ils couchaient en plein champ. Ils ont dû creuser des trous, sans aucun outil, pour s'abriter du vent.

Comment s'est comportée la population française vis-à-vis d'eux ?

« L'accueil a été cruel et violent à l'été 1945. On leur jetait des pierres dans les wagons ouverts. On m'a cité un cas de lapidation à Châteauroux. Il faut savoir qu'il n'y avait aucun criminel de guerre parmi ces prisonniers. La plupart n'avaient pas combattu en France. Ce climat a vraiment changé quand ils ont été envoyés dans les fermes. Leur travail a forcé le respect, voire l'estime. En retour, ils étaient heureux de pouvoir enfin manger à leur faim. Sous l'Occupation et dans les années suivantes, la Creuse était un pays de cocagne... grâce à ses patates ! Des liens se sont noués. Des prisonniers sont revenus des années après voir leurs anciens patrons. C'est l'origine de nombreux comités de jumelage. »

Que faisaient les prisonniers allemands dans la Creuse ?

« Ils arrivaient d'abord à Guéret, où a été créé le camp 124, sur un terrain qui allait devenir la caserne Bongeot. Il y avait un autre contingent à Clocher. Ce qu'il faut savoir, c'est que ce sont les prisonniers allemands qui ont réalisé les captages d'eau potable sur le Maupuy et à Chabrières. Pour la ville, ce chantier fut un progrès important et une sacrée économie. Ce travail gratuit était envisagé comme une réparation de guerre. Les Allemands ont aussi réalisé les terrassements du stade et divers chantiers de voirie. Après quelques mois à Guéret, ils étaient dispersés dans la Creuse, en fonction des besoins. Une partie a travaillé en groupe pour des communes. Ils étaient employés à casser du caillou ou au bûcheronnage. Les trois-quarts sont allés dans des fermes où les besoins de bras étaient immenses. Il y a eu aussi environ 200 Allemands, en piteux état, au camp de La Courtine, où ils se sont requinqués. »

Sont-ils tous repartis ?

« En 1948, on leur a donné le statut de travailleurs libres. La Légion étrangère a beaucoup recruté d'anciens PG qui ont combattu en Indochine. Il faut considérer que certains d'entre eux n'avaient plus rien en Allemagne : plus de maison, plus de famille. Leur pays était détruit, il y a eu des déplacements de population et puis les Russes. J'estime entre 150 et 200 le nombre d'Allemands qui sont restés dans la Creuse. »

Exposition à découvrir : "Prisonniers de guerre allemands artistes (1945-1948)" : œuvres réalisées en captivité. Organisée par l'Office national des anciens combattants. Inauguration le vendredi 15 mars, à 18 heures, à la bibliothèque multimédia du Grand Guéret. Conférence de Valentin Schneider, historien spécialiste des PG allemands à 20 heures. Entrée libre.

Julien Rapegno